

François Simiand (1909)

# “ Géographie humaine et sociologie”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,  
bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
à partir de :

## François Simiand (1909)

### “ Géographie humaine et sociologie ”

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Géographie humaine et sociologie** ” (1909). (Compte rendu de A. Demangeon, *La Picardie et les régions voisines*. Artois, Cambrésis, Beauvais, 1905, Colin, 496 p. ; R. Blanchard, *La Flandre*. Étude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande. 530 p. ; C. Vallaux, *La basse Bretagne*. Étude de géographie humaine, 1907, Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 320 p. ; A. Vacher, *Le Berry*. Contribution à l'étude géographique d'une région française, 1908, Colin, 548 p. ; J. Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*. Pays de Caux, Bray, Vexin normand, Vallée de la Seine, 1909, Colin, 544 p.). Extrait de *l'Année sociologique*, 1909, tome IX, Comptes rendus, pp. 723-732. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*. (pp 243 à 253) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001  
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 22 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



## “ Géographie humaine et sociologie ”

---

François Simiand (1909)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Géographie humaine et sociologie** ” (1909). (Compte rendu de A. Demangeon, *La Picardie et les régions voisines*. Artois, Cambrésis, Beauvais, 1905, Colin, 496 p. ; R. Blanchard, *La Flandre*. Étude géographique de la plaine flamande en France, Belgique et Hollande. 530 p. ; C. Vallaux, *La basse Bretagne*. Étude de géographie humaine, 1907, Société Nouvelle de Librairie et d'Édition, 320 p. ; A. Vacher, *Le Berry*. Contribution à l'étude géographique d'une région française, 1908, Colin, 548 p. ; J. Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*. Pays de Caux, Bray, Vexin normand, Vallée de la Seine, 1909, Colin, 544 p.). Extrait de *l'Année sociologique*, 1909, tome IX, Comptes rendus, pp. 723-732. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*. (pp 243 à 253) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

[Retour à la table des matières](#)

La rénovation des disciplines géographiques à laquelle nous assistons, tout spécialement l'institution de cette discipline à grandes ambitions qui se dénomme elle-même géographie humaine, mériteraient ici, de notre point de vue, une étude générale que le cadre de ce compte-rendu ne comporte pas <sup>1</sup>. Nous voulons seulement, à propos de quelques-uns des travaux récents de géographie régionale française, examiner brièvement quelle est la nature ex-

---

<sup>1</sup> Cf. par exemple Jean Brunhes, Qu'est-ce que la géographie humaine ? in *la Suisse économique*, Lausanne, Payot, 1908, pp. 223-250.

acte des faits sur lesquels les géographes, auteurs de ces travaux, font porter leur étude, quelle est, en fait, la consistance véritable des explications qu'ils nous présentent, et quelle est enfin la valeur scientifique du cadre qu'ils ont choisi pour les étudier <sup>2</sup>.

L'ouvrage de M. Demangeon sur la Picardie a été, à juste titre, considéré comme un prototype. L'auteur s'y propose d'étudier, dans une région géographiquement définie (cette définition est l'objet du premier chapitre), les rapports de la nature et de l'homme. Une moitié du livre environ est d'abord consacrée à l'étude des conditions physiques de cette région, géologiques (formation géologique, relief, sol, sous-sol, etc.), climatiques (vents, température, pluie, etc.) hydrologiques (régime des eaux, nappes, cours d'eau, côtes, etc.). Dans le reste se succèdent des chapitres sur l'agriculture (aménagement du sol, cultures, bétail ...), les industries (espèce, développement, répartition), le commerce (et les voies de commerce), l'établissement humain (régimes de propriété, exploitations, - habitat, maisons et agglomérations), la population (répartition, mouvements) et enfin les divisions territoriales (les "pays" et leurs limitations). - L'ouvrage de M. Blanchard sur la Flandre, pour le choix, la distribution et l'importance relative des matières, suit, - bien entendu avec des particularités de développement appelées par les particularités de la région, - à peu près trait pour trait le précédent (avec cette seule différence que l'auteur, ici, trouvant que la région embrassée dans sa recherche se divise en réalité en deux, Flandre maritime, Flandre intérieure, rompt l'unité de son étude pour la dédoubler à peu près toute en deux suites distinctes). - Dans l'ouvrage de M. Vallaux sur la Basse Bretagne, expressément qualifié sous titre d'"Étude de géographie humaine", l'étude proprement physique n'occupe plus que l'introduction (soit une cinquantaine de pages sur plus de trois cents), et le livre lui-même s'augmente d'études sur diverses catégories de faits, mœurs, croyances, langue, par exemple, qui n'étaient pas ou n'étaient que peu touchées dans les deux ouvrages précédents (et aussi d'une étude sur un grand fait particulièrement important pour cette région-ci, l'inscription maritime et le rôle de défense), en même temps que s'y développe et particularise l'étude des grandes catégories de faits déjà rencontrées plus haut (utilisation du sol par l'homme, culture, notamment maraîchère, pêcheries, industries diverses, - l'étude insistant, dans ces diverses branches, sur la condition des hommes qui y sont occupés, - groupements, population). - Avec le livre de M. Sion, *Les paysans de la Normandie orientale*, l'étude, qui continue de se dire "étude géographique", semble vouloir s'appliquer à des hommes plus qu'à un sol :

<sup>2</sup> Cf. aussi Raoul de Felice, *La Basse-Normandie, Étude de géographie régionale*, Paris, Hachette, 1907. Levainville (Capitaine J.), *Le Morvan, Étude de géographie humaine*, Paris, Colin, 1909, etc.

elle se donne pour objet une certaine catégorie économique de la population d'une région donnée ; et assurément elle débute comme les précédents par une étude physique (climat, relief, géologie, hydrologie) ; mais elle développe davantage encore l'étude historique de cette population (origines, moyen âge, XVIIIe siècle, époque contemporaine) ; sous cette spécification et à ces diverses époques, les catégories de faits considérés sont du reste, à peu près comme plus haut, les modes d'utilisation du sol, d'appropriation, d'exploitation, les industries rurales, l'habitat, les groupements, la population. - L'étude de M. Vacher sur le Berry, au contraire, se spécialise en une tout autre direction : en s'attachant à une région qui a historiquement une individualité, le géographe se propose de déterminer et d'expliquer les caractères physiques qui définissent cette région ; partant des limitations historiques, politiques du Berry, l'auteur consacre l'essentiel de son travail à étudier, dans la région ainsi délimitée, d'abord le modelé du sol, dont il tente une "interprétation morphogénique", puis l'hydrographie, avec un essai d'interprétation morphogénique des vallées, puis le climat, le régime des eaux, souterraines et courantes, et il sort à peine du domaine physique avec le dernier chapitre (où il étudie les noms de lieux, mais dans leur relation avec la nature physique) ; ici aucune étude de l'agriculture, de l'industrie, de la population, ni même de l'habitat humain.

**I** - On le voit à ces quelques exemples, chez des géographes d'une même école, la notion de ce qui est géographique, de ce qui est et doit être l'objet d'une étude géographique, apparaît ou bien fort diverse, - si chacun de ces auteurs a mis dans son livre ce qu'il considérait et tout ce qu'il considérait comme proprement géographique, - ou bien fort indéterminée, si nous devons intégrer en elle jusqu'aux catégories de faits les plus distantes que nous trouverons visées dans l'une ou dans l'autre de ces études. Prenons donc d'abord le sens le plus large. - A première vue, nous n'apercevons à tous ces faits qu'un caractère commun, c'est que tous, naturels ou artificiels, physiques ou humains, sont localisés ou localisables à la surface (ou près de la surface) de la terre, ou, en d'autres termes, si l'on veut, sont inscrits ou peuvent s'inscrire sur une carte ou représentation figurée de cette surface. Mais alors, si ce caractère est ce qui suffit à rendre géographique un fait, toutes les catégories de faits rencontrées plus haut dans nos divers ouvrages, même si nous les ajoutons les unes aux autres, sont loin de recouvrir le champ de la géographie. Rien que relativement à l'homme, soit physique, soit moral, des espèces très importantes de faits manquent tout à fait ou sont à peine effleurées, dont pourtant l'observation se situe toujours dans un lieu et dont on dresse des cartes : par exemple, tout l'ensemble des données anthropologiques, par exemple encore, tout l'ensemble des phénomènes religieux (un peu touchés chez M. Vallaux seulement), la matrimonialité, la criminalité, etc. Mais ce n'est pas

assez dire : si tout ce qui se passe quelque part à la surface de la terre est fait géographique, il n'est, hormis les faits du domaine de l'astronomie et de la géologie profonde, aucun fait matériel ou mental qui ne présente ce caractère et, en ce sens, ne ressortisse à la géographie. Pourquoi, à ce compte, la dilatation du fer observée à Amiens serait-elle exclue d'une étude géographique de la Picardie, alors qu'y est comprise la transformation de l'industrie textile observée également à Amiens ? Pourquoi le scorbut des marins étudié en Bretagne ne serait-il pas un fait géographique, si le salaire des ouvriers ruraux étudié en Bretagne en est un ? Ou bien la sélection de faits localisés que retient l'étude géographique est arbitraire et capricieuse (ce qui expliquerait les divergences des auteurs), suit une tradition irréfléchie (mais justement ces travaux prétendent à une rénovation de la géographie), ou plutôt suit une mode empirique (la prédominance accordée aux phénomènes économiques, conforme aux préoccupations banales de notre temps, en serait un indice) ou bien il faut définir plus étroitement le fait géographique. Entendra-t-on par faits géographiques ceux seulement des faits localisés à la surface de la terre dont cette localisation est un élément constitutif ou explicatif essentiel ? Soit. Mais il faut nous établir que c'est bien le cas de tous les faits retenus plus haut par nos géographes. Or, dans cette preuve, il faut bien se garder d'une confusion : il ne suffit pas de montrer que ces faits sont essentiellement liés à des faits également saisis par une observation localisée (il ne suffit pas de montrer par exemple que le salaire des ouvriers ruraux bretons dépend de telle ou telle habitude rencontrée chez les Bretons, ni même de telles ou de telles circonstances économiques rencontrées dans la Bretagne ; ou de montrer que la transformation de l'industrie textile étudiée à Amiens est étroitement liée à une disponibilité de main-d'œuvre également rencontrée dans ce pays) ; car, pour ces seconds faits, se reposera la même question ; il faut nous établir qu'à ces faits, ceux-ci ou ceux-là, la localisation est essentielle comme telle.

Mais qu'est-ce qui constitue la localisation comme telle, sinon, en dernière analyse, les traits physiques qui caractérisent le lieu de la surface terrestre considéré ? Si la géographie veut être autre chose qu'un répertoire empirique de faits les plus divers ayant seulement ce caractère commun d'être notés avec leur localisation (et bien entendu personne ne nie, du reste, l'utilité d'un pareil répertoire, pas plus que celle d'une chronologie, ou celle d'un dictionnaire alphabétique), si elle veut (et c'est bien la prétention de la jeune école) être une science, c'est-à-dire une connaissance ayant pour objet une catégorie spécifique de phénomènes et les relations explicatives où entrent ces phénomènes, c'est bien là, semble-t-il, qu'elle trouvera son domaine. Il suffit de relire la liste des faits étudiés dans le travail de M. Vacher pour avoir le sentiment d'un ordre de phénomènes bien caractérisé, qui n'est, de ce point de vue et dans cet ensemble, l'objet d'aucune des autres sciences existantes, et qui

peut donc, à bon droit, former le centre et nous donner la caractéristique de la science que nous appellerons géographie. L'étude géographique pourra s'y borner ; mais elle pourra légitimement aussi, comme toute science, étendre sa recherche sur des phénomènes d'autre catégorie, s'ils sont en dépendance essentielle des phénomènes de son domaine propre, et en les considérant du point de vue et dans la mesure de cette dépendance. Les phénomènes de la vie cellulaire sont du domaine propre de la biologie : mais il lui appartient incontestablement aussi d'étudier par exemple les phénomènes d'ordre mécanique qu'implique la contraction des cellules musculaires, ou les phénomènes chimiques propres auxquels donne lieu l'activité cellulaire.

**II** - C'est bien ainsi, au fond, que, plus ou moins nettement, nos auteurs entendent constituer le domaine de leur étude géographique. Même s'ils ne se limitent pas, comme a fait M. Vacher, aux phénomènes qui caractérisent physiquement la surface terrestre, même si, comme M. Vallaux et encore davantage M. Sion, ils attachent surtout leur étude à des phénomènes "humains", à des faits de la vie et de l'esprit des hommes existant à cette surface, ils entendent bien que leur étude est géographique en ce qu'elle s'applique à des faits où se manifeste essentielle l'action du milieu physique défini par ces caractéristiques. Mais nous apportent-ils justement la preuve de cette action essentielle du milieu physique - et de l'importance de cette action, - sur les phénomènes d'ordre technologique, économique, morphologique, démographique qu'ils considèrent en relation avec lui ? Cette discussion, pour être complète, demanderait un développement qui déborderait le cadre de ce compte-rendu. Mais nous pouvons chez nos auteurs mêmes, et grâce à la sincérité scientifique dont il faut les louer, trouver la reconnaissance que cette preuve, si même elle n'est pas exactement retournée, demeure du moins en question. C'est M. Demangeon qui, au terme et comme résultat de toute sa recherche de géographe, constate que, dans le cadre de son étude, dans une part d'un pays aussi anciennement civilisé et peuplé par la France, l'homme a agi sur la nature autant que la nature a pu agir sur l'homme<sup>3</sup>. mais reconnaître ce cercle de cause et d'effet alternatifs est, pour la géographie comme science explicative propre, une défaite, tant qu'on ne nous établit pas quelle part originariaire à bien pu avoir le milieu physique premier, antérieur à toute modification humaine : sinon, et si la nature d'aujourd'hui l'est tellement modifiée par l'homme que la nature primitive ne s'y puisse plus reconnaître, la dépendance de l'homme à l'égard de la nature d'aujourd'hui est en réalité une dépendance de l'homme d'aujourd'hui à l'égard de ses ancêtres, et l'on ne peut vraiment dire qu'expli-

<sup>3</sup> Par exemple : "Le sol où nos cultivateurs creusent leurs sillons ressemble aussi peu au sol qui porta les premières moissons que les terres nouvelles de nos colonies ressemblent à ce qu'ils seront après une longue période de culture intensive" (*La Picardie*, p. 211).

quer essentiellement l'homme par lui-même soit un succès d'explication proprement géographique. Quel est donc le facteur essentiel d'où M. Blanchard fait finalement dériver tous les grands phénomènes économiques qui forment le centre de son étude ("agriculture savante", "industrie nécessaire") ? Un facteur physique, tenant au sol, ou dont les caractères physiques de la région considérée soient un élément essentiel ? Non pas : c'est la surpopulation qui est la cause de tout, qui explique tout, la surpopulation, c'est-à-dire un phénomène qui n'est pas plus proprement géographique que peut l'être la taille ou la couleur des cheveux des habitants, ou leur religion, leur morale ou leur constitution familiale, et qui, de plus, demande lui-même à être expliqué !<sup>4</sup>. Or, par quoi la trouvons-nous expliquée un peu plus loin ? Ou bien par le fait même, ce qui n'est pas une explication, ou bien par "le commerce, l'industrie, l'agriculture, réagissant les unes sur les autres", ce qui n'est encore pas un facteur géographique (et ce qui, de plus, fait un cercle)<sup>5</sup>.

Tout l'essentiel des explications par la géographie, que nos auteurs tentent d'apporter des faits ou institutions économiques qu'ils considèrent, consiste en somme, on peut le voir, à les ramener à certaines de leurs conditions techniques (matières premières, instruments de production, etc.), et à montrer que ces conditions techniques se ramènent aux conditions physiques de la région observée ou en dépendent étroitement. Mais d'abord c'est ne pas apercevoir combien le fait économique est souvent distinct et même indépendant de la condition technique et, en tout cas, combien il est loin d'être suffisamment expliqué par elle : il ne suffit pas qu'il y ait des moutons dans un pays pour expliquer que ce pays possède une industrie lainière ; et c'est ne pas voir que le véritable phénomène économique (ainsi que son explication) n'est pas dans les choses, mais dans l'esprit des hommes (par rapport à ces choses). En second lieu, la dépendance du fait technique à l'égard du fait physique n'est pas davantage une explication : il est bien évident que les moulins à eau sont sur des cours d'eau, et qu'on ne cultive pas le blé dans des champs de cailloux ; mais il ne suffit pas qu'il y ait des cours d'eau pour que les hommes sachent et veuillent les utiliser, ni des terres arables pour les hommes sachent et veuillent les labourer ; et ici encore le fait vraiment explicatif est humain et psychologique, et le fait physique n'est, au plus, qu'une condition. Et enfin nos géographes mêmes nous apportent des exemples typiques qui vont exactement à contre sens de la thèse géographique : c'est M. Demangeon qui nous montre une industrie du fer s'installer et se développer dans un pays où il n'y a ni fer ni charbon, et ne trouve à l'expliquer que par une disponibilité de main-d'œuvre qui se rencontrerait en bien d'autres pays où n'est née aucune industrie, et

<sup>4</sup> R. Blanchard, *La Flandre*, p. 475.

<sup>5</sup> Cf. Ivi, p. 487.



qui, au demeurant, n'est encore qu'une condition possible, et non une explication<sup>6</sup>.

Si le milieu physique a une action sur des phénomènes humains, c'est bien, entre tous, sur les faits d'habitat, sur les manières de se fixer, de s'installer, de se grouper sur le sol, qu'on doit le reconnaître. Et nos géographes y donnent, en effet, une juste attention. Mais nous voyons un même soi argileux, rendant en temps de pluie le charroi très difficile, expliquer, chez l'un de nos auteurs, que les fermes soient placées le long des chemins (afin de profiter au moins de la facilité relative de circulation qu'ils procurent) et chez un autre, que les fermes soient isolées au milieu des champs (pour être plus près des champs à cultiver), un terrain sablonneux expliquant, pour ce dernier auteur, que les maisons soient placées le long des chemins<sup>7</sup>. S'agit-il d'expliquer ces formes si caractéristiques de l'habitation, ces dispositions si particulières de la ferme picarde, de l'holsled flamand, de la censé wallonne, de la ferme cauchoise, dont la limite d'emploi est si nettement localisée ? On nous dira que cette disposition est commode ; mais d'autres sont aussi commodes : et ce n'est pas une explication, du reste : car pourquoi le paysan picard est-il seul à avoir aperçu cette commodité ? ou qu'il faut bien reconnaître une influence ethnique ; (mais la race, ce n'est pas un facteur proprement géographique), ou que "s'il n'est aucun des éléments de la ferme cauchoise qui ne satisfasse à une nécessité de l'exploitation, la géographie cependant ne suffit pas à expliquer l'uniformité si curieuse de ces fermes"<sup>8</sup>. Pourquoi, trouve-t-on, suivant les régions, et selon des lignes de démarcation très nettes aussi, ici les maisons éparses une à une dans la campagne, et là les maisons groupées en villages compacts ? Nos géographes invoquent une grande loi, la dépendance où l'habitat humain serait à l'égard de l'eau potable ; et ils cherchent donc à nous montrer qu'ici l'eau abonde ou affleure partout, tandis que là elle est rare ou profonde et difficile à atteindre. Et cette fois nous tiendrions enfin une explication vraiment géographique : est-elle satisfaisante ? Déjà l'un de nos auteurs aperçoit à cette opposition, dans la répartition des maisons une autre raison possible : l'élevage, pratiqué dans la première région, commanderait cette dispersion (explication, du reste, fort artificielle)<sup>9</sup>. Mais voici qu'un autre, avec sincérité, trouve dans des conditions physiques à peu près identiques, avec une possibilité égale d'avoir de l'eau isolément si l'on veut, et une possibilité égale de se passer ou d'user de puits, ici une population disséminée, et à côté une population groupée en villages ou en gros hameaux, et avoue que

<sup>6</sup> A. Demangeon, *La Picardie...*, pp. 286-290.

<sup>7</sup> A. Demangeon, p. 204 ; R. Blanchard, *La Flandre*, pp. 420 et 425.

<sup>8</sup> A. Demangeon, op. cit. p. 363 ; R. Blanchard, op. cit., p. 416 ; J. Sion, *Les Paysans*, pp. 496-497.

<sup>9</sup> A. Demangeon, op. cit., p. 372.

l'analyse géographique ne permet pas de résoudre la question <sup>10</sup>, que devient notre loi ?

III. Comment se fait-il donc que, jusque sur les points où une influence des conditions physiques, importante ou au moins notable, est le plus admissible, des travaux aussi pleins d'application, nourris d'une érudition solide et variée, inspirés par la volonté de faire œuvre de science géographique propre, n'aboutissent pas à des résultats plus concluants ? Une part de responsabilité nous paraît revenir au cadre même choisi pour ces études. Même avec une idée plus nette et plus stricte du facteur proprement géographique, et respectivement des différentes sortes d'autres phénomènes dont on peut étudier la relation avec lui, même avec une conception plus exacte de ce que doit être une relation pour être vraiment explicative, il n'y aurait guère à espérer, dans une recherche ainsi limitée, d'établir, à la place de ces explications mises en échec, des explications plus valides. Se limiter à une région aussi étroite, c'est se fermer la seule voie qui permette de distinguer entre les coïncidences accidentelles ou non influentes et les corrélations véritables, puisque c'est se fermer la voie de la comparaison entre des ensembles différents assez nombreux ; en une matière aussi complexe, se limiter à un seul cas d'observation, c'est se condamner d'avance à ne pouvoir rien prouver. Et de fait, ou bien nos auteurs se contentent d'expliquer par ce qu'ils jugent être vraisemblable (par exemple par ce qu'ils jugent devoir être la conduite raisonnable des hommes), et nous n'avons pas besoin ici de redire encore le vice radical d'une telle méthode ; ou bien ils se servent d'une relation générale préalablement établie ou présumée sur un champ plus vaste, ou encore ils étendent leur regard hors de leur région et procèdent par comparaison (malheureusement imparfaite et fragmentaire).

Et d'autre part enfin, à supposer que les régions considérées soient bien des unités à la fois géographiques et humaines (souvent, d'ailleurs, plus humaines que géographiques), commencer par étudier le tout de cette région, vouloir tout y saisir et tout y expliquer à la fois, c'est vouloir commencer par le plus difficile, par ce qu'on peut tout au plus concevoir comme le terme de la science : car c'est vouloir, en effet, expliquer un individu dans toute son individualité complexe et entière, au lieu de débiter, comme dans toute science, par l'analyse de rapports généraux et simples.

Imaginons, au contraire, qu'au lieu de s'attacher à un problème présentement (et pour longtemps sans doute) aussi insoluble, les mêmes hommes, avec leur conscience, leur faculté d'érudition, et leur souci de travail et de résultats

---

<sup>10</sup> J. Sion, op. cit., pp. 494-495.

de science, se soient appliqués à étudier, par exemple, l'un les formes de l'habitation, un autre la distribution des maisons et des agglomérations, un autre la localisation de telles ou telles industries, etc., chacun dans toute la France, ou même, s'il y a lieu, dans l'Europe occidentale, dans le présent, et aussi, comme il serait sans doute nécessaire, dans le passé : croit-on qu'ils n'auraient pas abouti à apercevoir et même à dégager des relations plus concluantes, et pénétré plus vite et plus véritablement dans l'intelligence même des phénomènes qu'une science de la morphologie sociale peut légitimement se donner à tâche d'expliquer ?

Fin de l'article.